

Caroline Juillard,
Département de linguistique générale et appliquée,
Université René Descartes-Paris V.

“Théâtralisations” de jeunes citadins en interaction, dans des situations de contact entre plusieurs langues ou variétés, comme indices de stabilité ou de tension sociolinguistique.

Dans cette présentation, le terme “théâtralisation” est utilisé en référence au fait de “donner à voir”, de représenter, de mettre en scène la langue, dans sa variation voire ses délimitations structurelles, au sein d’interactions où le jeu des acteurs/locuteurs est plus ou moins souligné. Nicolai (Colloque de Montpellier, 2001) avait parlé de théâtralisation du discours pour une séquence de discours rapporté produite dans un échange entre deux “étrangers” dans le Sud de la France. J’en étends l’usage à des productions pour lesquelles un degré variable de mise en scène est perceptible.

Ma présentation repose sur la prise en compte et la comparaison de données recueillies dans différentes enquêtes sociolinguistiques, effectuées dans des espaces divers, avec des objectifs de recherche variés.

Je m’étais déjà intéressée, dans l’analyse d’interactions de jeunes Sénégalais plurilingues, à la plasticité du positionnement interpersonnel et à leur capacité en discours d’accentuer ou de réduire la différence ethno-linguistique, soit en soulignant et en commentant les marqueurs linguistiques, avec effet stéréotypique, soit en les minimisant par le constat du consensus, et d’une identité plus collective (Juillard 2001). Dans une configuration sociolinguistique urbaine plurilingue, cette capacité à produire, dans l’énonciation spontanée, entre soi, une réflexivité axée sur la relation entre marques linguistiques et identités à dimensions variables, étroites, locales, ou plus englobantes, m’est apparue à la fois comme révélatrice des changements sociolinguistiques en cours dans la ville considérée (Ziguinchor en Casamance) et comme une preuve de la capacité des acteurs à produire ou à neutraliser frontières et délimitations tant linguistiques que sociales.

Par ailleurs, lors d’un travail de terrain en banlieue parisienne, effectué entre 2001 et 2003 par une équipe de sociolinguistes dans le cadre d’une recherche portant sur les pratiques langagières de jeunes en relation avec des intervenants adultes, regroupés au sein d’ateliers ou de séances de formation, nous avons pu enregistrer un corpus important d’interactions en séances. Nous nous sommes interrogés sur les pratiques de ces jeunes, aux profils très divers,

en étudiant principalement les positionnements et relations de rôles adoptés par les divers interactants à différents moments de l'interaction. Ces positionnements interpersonnels se manifestent linguistiquement dans le discours des locuteurs et constituent un facteur principal de variation. Nous avons pu relever au sein de ces longues interactions, dont la plupart ont la forme de conversations spontanées, et dont le cadrage, par les adultes, est assez flottant, un assez grand nombre de productions attestant de la réflexivité sur la langue et les identités, au sein d'un univers sociolinguistique où les repères sont à construire, à étayer, à renégocier, en permanence, du fait des caractéristiques de ce public très hétérogène et finalement, assez peu structuré.

C'est donc, dans les deux cas, une longue fréquentation des situations d'usage dans des environnements complexes, une interrogation elle-même réflexive sur les productions et la nature des données recueillies, qui m'a mise sur la piste d'une interrogation portant sur ce que j'ai appelé la théâtralisation, en discours, de la relation langue/identité et du déplacement possible de cette relation, en situation. Les différentes formes de théâtralisation, plus ou moins explicites ou explicitées, sont en elles-mêmes des marques de la socialisation de ces jeunes, entre eux ou en présence d'adultes (au sein de situations péri-scolaires). Qu'il s'agisse, pour eux, de préciser les frontières entre "leur" monde et celui des adultes, voire de reproduire celui qu'ils imaginent être celui de la société dans laquelle ils tentent de s'insérer ou dont certains pensent déjà qu'ils en font activement partie.

Ma présentation prend donc en compte des données interactionnelles où se produisent des séquences qui "théâtralisent" les rapports langues et identités : scénettes, jeux de rôles, mises en discours conversationnel des différences. Cette activité de langage, la théâtralisation, s'inscrit donc dans différents types d'interactions, dans des espaces discursifs qui ne sont ni formalisés ni ritualisés au même degré.

Certaines séquences présentent une mise en scène explicite, avec des acteurs et un auditoire, un début et une fin ; dans d'autres séquences, au contraire, l'acteur/locuteur prend et joue le rôle de quelqu'un d'autre, un rôle imaginé, tout en continuant à jouer le sien propre.

Je fais aussi une distinction importante entre les productions où s'opère et se solidifie une délimitation des usages et des identités, et des productions plus spontanées qui ne focalisent pas aussi explicitement sur cette délimitation et où celle-ci est davantage remise en question, renégociée, parfois dans une sorte de "double jeu" relationnel évoqué ci-dessus.

Dans le premier cas, la langue est exhibée dans ses différences, "donnée à voir" (Cf. Nicolai, *Traverses* 2, p. 370). Dans le second cas, la structuration est moins clivée, des

“bribes” se superposent, dans une constante élaboration discursive du rapport aux différentes variétés-ressources et à autrui.

Après une première et rapide présentation de différents exemples de théâtralisation avec mise en scène explicitée dans le cadrage événementiel de l’acte de langage, j’analyserai plus en détail différents extraits produits au sein d’une longue interaction recueillie dans un atelier de la PJJ en banlieue parisienne et intitulée “le jeu de l’immeuble”, pour laquelle les indices de théâtralisation sont intermédiaires, pourrait-on dire, entre ce qu’on a pu relever dans des jeux de rôles d’une part, et dans des conversations spontanées sans mises en scène explicitées d’autre part.

1/ Jeux de rôles

Dans le langage spontané, la capacité à élaborer des codes comme distincts et à les reconnaître comme tels peut éventuellement être soulignée et catégorisée en discours par les interactants (Cf. Juillard, 2001). Mais les réelles mises en scènes sont des actions plus volontaristes, ce sont des jeux de composition. Au théâtre, les répliques sont prononcées par les acteurs comme s’il s’agissait de paroles spontanées (Goffman, p. 179) ; les acteurs jouent un rôle devant un auditoire ; il s’agit d’une représentation (id., p.172-173). Ils jouent une illusion de paroles spontanées. Le jeu des langues et des variétés linguistiques est alors une représentation mise en scène de la diversité linguistique telle que les acteurs se la représentent et la vivent dans leur environnement propre, ou bien telle qu’en la jouant ils la mettent à une certaine distance d’eux-mêmes en en figeant les contrastes. Les usages linguistiques distingués, mis en relief dans la chaîne parlée par simple contraste ou à l’aide d’un discours métalinguistique ou d’une mise en scène par le discours rapporté, la scénette ou d’autres moyens discursifs, fonctionnent comme des traces, des signaux, des problématiques identitaires que les locuteurs “exposent” et soumettent au consensus/jugement d’autrui, en contexte (Nicolai, 2001, p. 376). Les objectifs communicationnels et identitaires de telles mises en scène sont variables.

Soit tout d’abord des jeux de rôles ou des petites pièces entre enfants scolarisés, tels que ceux qui ont été recueillis à Dakar au Sénégal, par M Dreyfus ; certains sont présentés dans le chapitre IV de notre livre commun, chapitre portant sur le jeu du contact des langues dans la vie quotidienne. Il s’agit de scénettes, une activité de langage récurrente dans le cadre scolaire. Le contraste que font les jeunes des variétés linguistiques à leur disposition, catégorise les statuts des locuteurs, avec un effet stéréotypique intentionnel, voire satirique.

Les alternances de langue(s) locale(s), *de wolof* (la langue citadine) et de français, marquent les stéréotypes sociaux, identitaires et culturels. L'alternance de langue, d'un tour de parole à l'autre, marque les changements de locuteurs comme les positions sociales et les identités de chacun. Ces alternances très nettement contrastées dans l'interaction, d'un tour de parole à l'autre, expriment une représentation sociale de type diglossique, assez traditionnelle tant dans l'environnement des adultes que dans celui de l'école.

Dans le cadre des activités scolaires, en effet, dès le jeune âge, on apprend aux enfants à délimiter et à séparer les langues. En particulier à identifier les emprunts au français dans les langues qu'ils parlent et à différencier l'emprunt au français du mot français, que l'on va prononcer et écrire selon la norme. Par exemple : *sip* (wolof)/jupe. Le repérage et l'apprentissage précoce de ces différences contribue à la construction par l'enfant d'un bilinguisme plus séparé, plus contrasté, des langues qu'il apprend et parle dans son environnement familial et social plus large (quartier, jeux). La recomposition des distinctions linguistiques, de type diglossique, que les enfants de fin de primaire opèrent au sein des scénettes improvisées, est peut-être la reproduction d'autres sortes de mises en scène du même type proposées par les maîtres ou maîtresses dès les plus petites classes (Cf. Entretien avec Mme Mb., maîtresse de CP, Centre polyvalent de Thiaroye, avril 2001). Ceci dit, les enfants évoluent au sein d'un environnement sociolinguistique dakarois très fluide et ils sont également capables, en fin de primaire, vers 11-12 ans, de reproduire, de mettre en scène des distinctions plus fines et socialement subtiles, telles des usages métissés de wolof urbain chargé d'emprunts intégrés au français pour des jeunes Dakarois, en contraste avec des usages de wolof plus "pur", pour des jeunes filles, ou avec des usages de wolof chargé de français non intégré pour des "déracinés" qui font les allers et retours avec la France.

En général, l'effet satirique de ces mises en scène d'usages linguistiques divers est augmenté par l'association avec des stéréotypes culturels. Dans une de ces scénettes, par exemple, l'immigrée utilise des mots et des expressions en français, mélange les langues et «singe» les Blancs (elle met du "xeesal" pour se blanchir le visage, elle ne boit que de l'eau en bouteille, elle se lave avec un gant) et les Dakarois se moquent en *wolof* de cette «effrontée» qui ne respecte aucune des valeurs traditionnelles. Les reformulations que font ses interlocuteurs, lorsqu'ils lui répondent en reprenant partiellement ses propos, sont entièrement en *wolof*. C'est bien le contraste, mis en scène, des variétés linguistiques qui catégorise les statuts des locuteurs et les rôles sociaux. Les identités sont territorialisées (Dakar, la France, le monde rural) et identifiables, et la représentation des catégories sociolinguistiques contribue à les consolider.

On a retrouvé de telles mises en scène d'acteurs sociaux, représentatifs d'eux-mêmes autant que de la société dans laquelle ils évoluent dans une bande dessinée parue lors de la campagne électorale pour les dernières élections présidentielles au Sénégal.

Cette BD, intitulée «Lamb-ji», *L'arène*, est la tribune où s'expriment les divers candidats (Diouf, Wade, Niasse, Kâ), présentés comme des lutteurs de la lutte traditionnelle sénégalaise. Avant de lutter, dans la tradition orale, chacun se présente en parlant de lui-même, en disant d'où il vient (son appartenance ethnique, ses ancêtres) et en énumérant tout ce qui peut le valoriser : ce qu'on peut craindre de lui, ses forces, etc. Puis ils dansent avant de commencer la lutte. A chacun sa danse, et le son du tam tam est différent pour chacun.

Les langues et les termes utilisés ont une valeur stéréotypique, en ce sens qu'ils identifient chaque personne et la distinguent des autres. L'effet de caricature est évident : il en ressort par exemple que Abdou Diouf, l'ancien président, n'a pas été bien éduqué par sa mère parce qu'il parle français plus que wolof. Et si Abdoulaye Wade, son concurrent principal et l'actuel président, recourt également à l'alternance vers le *wolof*, celle-ci est beaucoup plus manifeste et souligne la combativité de Maître Wade. D'autres candidats énoncent en français des traductions d'expressions wolof, qui intègrent le discours en langue française dans un univers socio-culturel sénégalais. L'alternance linguistique, comme la traduction en français, marque dans cette bande dessinée une utilisation stéréotypée de la relation langue/trait d'identification culturels (religion, éducation, appartenance, etc.), et contribue à la satire au même titre que les appellations humoristiques des candidats, la caricature des traits physiques et la visualisation des indices symboliques de leur identité.

La chanson rap des jeunes de Dakar, de Libreville ou de la banlieue parisienne, analysée par Michelle Auzanneau, présente aussi de telles mises en scène des rapports langues/identités.

Entre alternances de langues bien identifiables, et feuilletage de variations, l'univers sociolinguistique sénégalais présente donc une très grande diversité de formes et de clivages sociaux ou d'identités particulières à mettre en scène, dans une relation à un auditoire citadin qui construit, très jeune, les clés de l'interprétation des usages mis en scène. On pourrait s'interroger sur la variation de telles mises en scène selon l'âge, le sexe, la situation, le genre de discours, etc., ainsi que sur la portée de telles activités de langage pour conforter les modèles.

Sur le terrain français, également, ont été relevés, en situation d'interaction, entre jeunes, face à des adultes, des événements de langage attribuables à une théâtralisation des usages linguistiques et des rôles sociaux associés. On en a un très bel exemple dans un jeu de

rôles improvisé au sein d'une séance de formation (corpus recueilli à l'association Faire de Vitry en 2001 et analysé par Adeline Masson-Floch dans le cadre de son DEA). Deux stagiaires se mettent en scène et improvisent, devant les autres stagiaires et la formatrice, une situation de rencontre fortuite entre deux jeunes qui se connaissent plus ou moins. Alors que la formatrice tente de pousser le groupe des jeunes à cet échange en évoquant à plusieurs reprises la diversité des situations ou des thématiques qui peuvent être proposées, on assiste dès le début du jeu de rôles à une composition identitaire, débutant par des salutations ritualisées en arabe mélangé de français, comme s'il allait de soi que les rôles tenus soient ceux des jeunes entre eux en dehors de la formation, et se poursuivant par des échanges en français oral, marqué de quelques intonations et expressions stéréotypiques des parlers de jeunes, et catégorisé comme "familier" juste après le jeu de rôles par un jeune. On pourrait dire que s'est déployé devant tous un espace intérieur, propre aux deux jeunes, jouant leur propre rôle ou celui d'un double ; la scénette a créé l'occasion d'une rupture linguistique et d'un changement de codes, repéré comme tel par l'auditoire.

2/ Théâtralisations

Mais il existe également d'autres sortes de théâtralisations, moins "en"-cadrées peut-être, parce qu'insérées dans le tissu interactif, où l'on peut également repérer des jeux de rôles moins dévoilés comme tels, mais extrêmement efficaces pour signaler le changement du positionnement inter-personnel et des clivages sociaux qui se créent ainsi dans le cours de l'interaction.

Nous tenterons de montrer sur les données recueillies au cours du jeu de l'immeuble que la théâtralisation/désignation des différences est, pour les jeunes, un moyen de "jouer" (au sens propre et au sens figuré) leur place dans le groupe (groupe large, stagiaires et intervenants adultes, ou plus étroit, celui des pairs) et est révélateur de la stabilité sociale ou de tensions non encore résolues.

Dans cette interaction, deux tissus humains se superposent, l'un, celui de l'immeuble imaginé, avec sa population mixte, des Français traditionnels et des migrants de toutes origines, l'autre, celui du groupe de jeunes stagiaires, groupe lui-même hétérogène, encadré par des adultes au statut variable. Les séquences où s'opèrent des théâtralisations sont les lieux du contact entre deux ensembles de réseaux, réel et imaginé.

Il s'agit d'un jeu de langage présenté comme tel par les intervenants adultes. C'est un jeu d'animation de groupe qui a pour objet de créer un "immeuble", les personnages et la vie

sociale qui l’animent. C’est un travail de “simulation globale “issu de la pédagogie du FLE. Quoique l’objectif affiché soit de “faire travailler” le français, l’écrit, l’orthographe, la conjugaison, il s’agit en fait de “parler pour parler”, et donc dans ce but, de faire parler les habitants de l’immeuble. L’interaction a été enregistrée en avril 2002, lors d’une séance qui s’est déroulée à l’Atelier scolaire du Raincy. Le corpus se compose de 848 tours de parole (la séance enregistrée dure environ une heure et demie). Le chercheur, Stéphane Girard, a ici un double statut : chercheur et intervenant ; il contribue largement à étayer l’animation proposée par une intervenante, professeur des écoles (Patricia) ; le groupe de stagiaires est constitué de quatre jeunes gens âgés de 17 à 19 ans. Ceux-ci sont diversement impliqués dans le jeu. Tous n’ont pas les mêmes motivations à participer et à faire les efforts souhaités par les intervenants. Arthur, en particulier, un jeune proche de la délinquance, perturbe beaucoup la séance ; ce sont ses déviances et ses provocations, en contact, qui constituent l’essentiel de ce que je vais vous présenter ci-après.

Les stagiaires sont invités à imaginer et écrire un dialogue entre les habitants de l’immeuble. Ils évoquent les composantes sociales avec lesquelles ils sont en contact dans leur vie quotidienne (banlieue Nord de Paris, où beaucoup d’immigrés d’origine variée côtoient des Français de souche). Le choix des noms et prénoms des habitants de l’immeuble permet déjà la délimitation et la stratification sociales ; il y a la famille Traoré, la famille Makloufi, la famille M’bani, originaire du Zaïre, la famille Chang, la famille Drakeslévic, etc. Chacun s’y retrouve : c’est le reflet des composantes du groupe de stagiaires ou de leur environnement. Une vieille dame française, Mme Marguerite Renaudin, habite aussi l’immeuble. Tous les stéréotypes culturels sont associés à ces protagonistes, comme dans les scénettes dakaroises : les Chinois sont bruyants ; il y a beaucoup de monde chez eux, Mme Renaudin est couche-tôt et n’a pour compagnie que celles de son chat et de son chien.

Différents plans d’énonciation et de relations inter-personnelles fonctionnent dans cette interaction : celui des habitants de l’immeuble entre eux, celui des stagiaires entre eux, exploitant à des fins personnelles le dit des habitants pour se désolidariser du cadrage général de l’activité, et celui des stagiaires et des intervenants adultes dans le cadrage que ceux-ci mettent en place par à-coups. Les choix et “bribes”linguistiques tracent du sens sur ces trois plans, avec, parfois, un effet de va et vient entre eux. Des catégorisations linguistiques sont tentées par les uns ou les autres, mais à la différence des scénettes de Dakar, la même énonciation joue sur plusieurs plans, crée des délimitations nouvelles, non attendues, et n’obtient donc pas le consensus de l’auditoire.

A un certain moment dans l'interaction, il s'agit d'inventer une discussion ayant pour thème la rencontre de Mme Renaudin, avec ses voisins, membres d'une famille d'origine chinoise, les Chang, qui font du bruit lors d'une fête qu'ils ont organisée dans leur appartement. Mme Renaudin, importunée par le bruit, monte chez eux pour se plaindre.

Les jeunes déploient leur compétence dans un espace de variabilité où du métissage est perceptible. Les adultes stabilisent, corrigent, reprennent. Mais Arthur joue à créer un autre espace relationnel que celui "autorisé" par le scénario proposé et la consigne développée par l'enseignante principale ainsi que par les recadrages de l'éducateur qui la seconde.

Les acteurs :

P : Patricia, professeur des écoles.

S : Stéphane, chercheur et intervenant dans la séance.

T : Tarek, 17 ans, Algérien, résidant en France depuis l'âge de 4 ans.

AR : Arthur, 17 ans, Belge, résidant en France depuis l'âge de deux ans. Il a eu une scolarité marquée par l'absentéisme et est proche de la délinquance ; il peut cependant se montrer parfois très motivé par les apprentissages et s'est présenté au CFG (certificat de formation générale) après avoir suivi une préparation à l'atelier scolaire du Raincy. Il a du mal à respecter les normes sociales de l'atelier, et plus largement, de la société.

M : Mourad, 17 ans, Algérien résidant en France depuis la petite enfance.

A : Anton, 19 ans, Kosovar, résidant en France depuis 2 ans, sous tutelle de l'Etat.

La consigne : Elle a été énoncée plus tôt, au tour de parole 189, mais est reprise ici au tp 291, par Patricia.

291 P {DONC LA ON VOUS D'MANDE
EVENTUELL'MENT D'IMAGINER LA \ ++LA SCENE\ +
D'ACCORD ?

292 T hum

293 P vous allez devoir faire parler Marguerite Renaudin/la famille Chang/les invités/tout l'monde/qui i(l)y'a chez la famille Chang je sais pas euh:\

Extrait 1 :

83	P	tiens ta feuille
84	AR	{ le père est maître-chien à la gare de Lyon +++ (<i>prononciations stéréotypées</i>)
85	T	tais-oit/ (<i>tais-toi</i>) / (<i>rire contenu de T</i>)
86	AR	mère est un femme au foyer +++++
87	T	tais-oit/ (<i>tais-toi</i>) / (<i>rire contenu de T</i>)
88	P	et la mère est une femme au foyer + donc\
89	AR	ils ont une petit garçon qui s'appelle Sékou + qui est en CE2\

Il s'agit de la famille Traoré. Tandis que Patricia lui donne sa feuille écrite, l'incluant par cette action dans le groupe des autres stagiaires qui, eux, jouent au jeu de l'immeuble, Arthur développe un scénario parallèle (tp 84 et 86) ; il lit ce qu'il y a écrit sur la feuille en faisant celui qui a des difficultés de lecture. Ce faisant, il continue la stratégie adoptée depuis le début du jeu, il provoque Patricia et joue les mauvais garçons en imitant la voix et la manière de parler de ceux qu'il fréquente au dehors de l'atelier et qu'ainsi il fait entrer dans le jeu de l'immeuble : une intonation en 84, des variations morphologiques en 86. Ces locuteurs imaginaires pourraient-ils être les enfants de ces parents-là ? Il met ici en scène des stéréotypes sociaux ; il joue préférentiellement pour Tarek, son interlocuteur privilégié depuis le début de la séance, qu'il tente d'entraîner dans sa déviance. Dans cette très courte séquence, on pourrait considérer qu'il s'agit d'un rituel de présentation : Arthur défend sa face, ses valeurs propres, et Tarek le protège : en utilisant par deux fois le verlan avec un rire de connivence, il tente de le faire cesser. En 88, Patricia recadre, reprend la phrase énoncée par Arthur comme si elle avait été produite effectivement pour le jeu, et elle la corrige en introduisant une nouvelle structure, qui crée une délimitation nette avec ce qu'Arthur a produit et qu'ainsi elle refuse dans le cadre du jeu. C'est donc elle qui énonce la norme, dans une phrase topicalisée par le donc, lequel exprime à la fois que c'est ainsi qu'il faut s'exprimer et qu'on peut passer à la suite. Arthur reprend, sans intonation particulière, mais avec une erreur de morphologie, et semble ensuite rentrer dans le cadre proposé.

On a bien dans cet extrait un exemple d'un double clivage : Arthur joue une scène imaginaire pour emmener Tarek dans un autre monde, celui-ci gère, à sa manière, l'entre-deux mondes, Patricia recadre pour tous. Il y a là, me semble-t-il, des traces linguistiques

d'une théâtralisation, sur différents plans de pertinence sociolinguistique, pour les trois acteurs.

Extrait 2 :

Patricia exprime ici un flottement dans la division du travail et souhaite qu'Arthur réintègre le travail collectif :

- 118 P Arthur t'avais travaillé sur qui toi ?
- 119 A famille Mak(l)oufi + et::: {la famille Chang
- 120 P {la famille Makloufi alors la famille
Makloufi donc++
- (bruits de fond et rires discrets des stagiaires)*
- 121 P ouais/ qu'est-c' qu'i [z]'ont en particulier ?
- 122 AR la famille chanvre ?
- 123 M {Chang/ (+ bâillements)
- 124 P (Chang/
- <3secondes>
- 1125 A XX sa femme est assistance heu::maternelle elle est généreuse et puis
adore les enfants\ + le mari Béchir X est retraité et passe son temps
devant la télé Ophélie leur fille>
- 126 P {nan c'est pas leur fille Ophélie/
- 127 A ben oui/
- 128 P c'est la::: la petite fille + que garde la maman en fait
- 129 AR BEN FALLAIT L'DIRE çA
- 130 P ben on a dit qu'elle était assistante maternelle
- 131 AR BEN FALLAIT DIRE {ELLE EST GARDEUSE D'ENFANTS
- 132 P {oui c'est vrai
- 133 P ben {gardeuse d'enfants ça existe?
- 134 A {nan mais c'est ça c'était leur fille>
- 135 AR ben ouais (*faible*)

Ici, Arthur provoque ouvertement Patricia, devant tous les stagiaires, et la conteste fortement (en 129 et 131) jusqu'à la déstabiliser. Celle-ci vient de contrer le stagiaire Anton qui, en 125, a décrit la famille Makloufi. Anton s'est trompé à propos d'Ophélie ; d'où

réaction rude de Patricia : “nan, c’est pas leur fille Ophélie”, structure reprise en 128 : “c’est la :: la petite fille, etc”. Arthur apostrophe littéralement Patricia, avec une très forte voix et lui dit ce que selon lui elle aurait dû dire et il lui assène comme la norme correcte la catégorisation : “elle est gardeuse d’enfants”. Patricia, déstabilisée, exprime son doute devant la formulation en 133.

Donc, Arthur, ici, conteste le cadrage de Patricia et se permet de le lui signifier fortement en énonçant une contre - norme linguistique et sociale devant laquelle elle hésite. C’est donc le positionnement inter - personnel qu’Arthur, ici, fait pivoter en sa faveur et cela lui permet de se mettre en scène dans le rôle du donneur de leçon.

Dans ces deux extraits, l’énonciation de catégories sociales définitoires et stéréotypées (maître-chien, mère au foyer, gardeuse d’enfants) est l’occasion de générer un positionnement particulier de Arthur et Patricia, et de Tarek plus accessoirement. La prise en compte des valeurs et identités des personnes imaginées dont Arthur se fait le défenseur ou porte-parole, se double d’un positionnement conflictuel entre Arthur et Patricia, également mis en scène par l’énonciation de normes d’usages explicitement signalées comme différentes.

Dans les deux extraits suivants, Arthur s’insère davantage dans le jeu de l’immeuble et la présence ferme de Stéphane, qui recadre l’activité et soutient Patricia, y contribue pour beaucoup. Cependant Arthur continue d’être tenté par une certaine déviance sociale et linguistique et d’y entraîner les autres stagiaires ; en se mettant en scène sur une scène parallèle, dans un sorte de double jeu, Arthur glisse insensiblement d’un auditoire à un autre, d’un univers socio-culturel à un autre, qui est convoqué par ses choix linguistiques, toujours censés être produits par la même personne, celle qu’il joue, la vieille dame de l’immeuble.

Extrait 3 :

- 521 S voilà\ donc/ comment on dit ? (*Stéphane acquiesce à ce qui vient d’être proposé par Mourad*)
- 522 T attends/ heu::>
- 523 AR [ema] (*probablement pour “tema”, regarde, en verlan*) / mais les gens i parlent pas/ comme ça\ + (*rires de T.*) + en vérité\ (*rires de T.*)
- 524 P comment i parlent/ comment i parlent les gens alors ?
- 525 AR ch’ais pas hé:: les vieilles en tout cas i parlent bizarre + i prennent des mots: bien du vieux français tout: (*rires de T. et de M.*)

526 T bour{ xx } (*bourges ?*) + bourgeois/ (*rires de T. et de M.*)

527 M {c'est vrai ça/}

528 AR ch'ais pas/ i parlent bizarre\

529 P ben alors je sais pas {qu'est c'que tu voudrais lui faire dire ?

530 S {comment ça/ par exemple ? + + + ben de<

531 P {qu'est
c'que tu voudrais {lui faire dire ?

532 AR {i dit i dit des trucs> ben c'est vous/ qui connaît
l'français/ (*rires de T. et de M.*)

533 S ben toi aussi/

534 AR nan j'connais pas/ {l'français ancien là/ }++ i faut q- qu'i parlent/
l'ancien français\

535 T {j'mets un m encore ?}

<1 seconde>

536 S ah ben/ tu as bien une idée de ce que c'est {+ puisque tu: tu: tu m'dis
qu'i y'a une différence<

537 AR {nan

538 AR i parlent bizarre/ c'est tout quoi/ j'les entends i parlent
bizarre> (*rires de T. et de M.*)

539 S oui: ++ et tu arriverais pas à: {+ à nous dire c'qu'elle pourrait dire +
Marguerite ?

540 T {à boire

541 AR nan/ ch'ais pas {moi/ i i parle bizarre comme truc<

542 T {à boire

543 P {xx les petits vous arrêtez ce
tintamarre/< (*P. imite une voix de vieille femme*)

544 AR {voilà/ des trucs bizarres
comme ça/ voilà/

545 P bande de petits chenapans/< (*P. imite une voix de vieille femme*)

546 AR {voilà des trucs comme ça/ (*rires de tous*)

547 P ben oui si tu veux hein/

548 AR BANDE DE CHINOIS D'MERDE/ LÀ/ {VOUS M'FAITES CHIER
BANDE DE NOICH/ (*chinois*)

549 P {NAN/ + nan/ +++ nan/ + 'fin
ça m'étonnerait (*rires des stagiaires*)
550 S alors/ donc/>
551 AR {BANDE DE RASTAQUOUÈRES (*rires des stagiaires*)
552 S alors/ donc/ beaucoup trop d'bruit/

Arthur est l'acteur principal de la scène développée ici. La séquence démarre par un refus de consensus (tp 523) sur les propositions de Mourad faisant parler Marguerite, suivi d'une catégorisation lancée et reprise quatre fois : « les vieilles i parlent bizarre » dont les marqueurs morpho - syntaxiques sont évidents, catégorisation qu'il explicite par les choix linguistiques supposés des vieilles dames : « i prennent des mots bien du vieux français tout ». Ces catégories suscitent les rires des autres stagiaires. Tarek reprend et affine dans « bourges, bourgeois ». Les intervenants sollicitent Arthur (tp 530 et 531) à plusieurs reprises, tentant de le faire rentrer dans le jeu. Celui-ci redevient arrogant vis-à-vis de Patricia (tp 532) et reprend le rôle du stagiaire qui ne veut pas jouer le jeu ; il se pose en « étranger » à la langue, domaine réservé des professeurs (tp 534) : « j'connais pas l'français ancien là », en introduisant une délimitation linguistique.

On assiste ensuite à une vraie composition identitaire, dans le contact entre les propositions de Patricia et les reprises d'Arthur, dérivées sur la même structure, "bande de". La sanction collective est celle du rire des stagiaires qui expriment leur approbation consensuelle à ce qui vient d'être mis en scène pour eux.

Extrait 4

705 S alors/ + Marguerite ? qu'est-ce qu'elle répond ?
706 T Ma- Marguerite dit non\ v- vous éteignez votre heu:>
707 AR {votre musique
708 T votre musique {pa'c' qu'i xx>
709 AR {votre musique{ de fou/
710 M {nan vo- nan {pas votre musique/ votre
chaîne hifi
711 T { nan/ vot- votre>
votre chaîne/

712	S	c'est pas mal {c'qu'il dit/
713	T	{on peut dire la musique\
714	P	qu'est-c't'as dit Arthur ?
715	AR	la musique de/ fou/
716	P	ouais/
717	S	d-{ tu as dit tout à l'heure les les: les personnes âgées les les les les:
718	T	{nan/
		vieilles personnes e(lles) parlaient {un: un vieux français un truc\alors?
719	T	{truc de ouf/ (fou) (rires)
720	T	ban/ éteignez votre musique de bourgeoisie/\ (rires)
1721	P	nan/ éteignez votre musique de fou/
722	AR	éteignez vot' vot' musique de: {Satan/
723	M	{de> DE DINGUE/ + nan ça l'fait plus
		de dingue\ nan ?
724	P	{DE FOU/
725	AR	un truc de fou/ {de dingue/ de psycho{pathe/ et les {putes sont à nos
		pattes/ (en rapant)
726	T	{dingue ça fait jeune/ (petits rires)
727	S	{alors/
728	T	{dingue ça fait jeune/ +
		ça fait d' {la jeunesse/
729	M	{à fond/ ça fait jeune dingue\
730	T	ouais ça f'rait jeune/

L'extrait n° 4 est de la même veine que l'extrait n° 3. Sur la structure répétitive « musique de », proposée par Arthur en 709 : « votre musique de fou », on voit comment la reprise de la structure complétée différemment par les intervenants, Stéphane et Patricia, d'un côté, et les stagiaires, Arthur, Anton et Mourad, d'autre part, rythme l'interaction et délimite, par les choix de langue, la dérive progressive et le clivage entre le monde des adultes et celui des jeunes.

« Musique de bourgeoisie, musique de Satan, musique de dingue », la reprise de la structure syntaxique déclenche la dérive verbale du groupe de pairs qui se reconstitue, se met en forme, en scène, par cette accumulation verbale, topicalisée par la séquence rimée en style rap d'Arthur. Patricia tente sans succès de s'interposer en 721 et 724. Les stagiaires sont

contents et, par l'énoncé de leurs catégorisations propres : « dingue, ça fait jeune » (tp 728, Tarek), expriment à la fois un consensus de groupe et une délimitation d'avec le groupe des adultes.

Conclusion

Autant les scénettes mises en scène par les jeunes sénégalais représentent un univers sociolinguistique stabilisé et non remis en question, autant les faits de théâtralisation mis en scène en interaction, en région parisienne, relèvent d'une improvisation significative de tensions non résolues.

Dans la longue interaction recueillie à l'atelier scolaire du Raincy, les effets de théâtralisation s'imbriquent, s'intercalent entre d'autres procédés interactifs. Les faits présentés manifestent une tentative de redistribution des rôles, par les stagiaires. La déviance sociale d'Arthur s'exprime alors par ces dérives sociolinguistiques, ces allers et retours sur les normes linguistiques et sociales. Le terme « norme » est ici utilisé en référence à des habitudes régulières, des règles de fonctionnement. Ces normes, ici focalisées grâce à l'effet de mise en scène, sont, dans le jeu de l'immeuble, représentées de façon alternative ou concomitante, pour les habitants de l'immeuble, d'une part, pour les seuls stagiaires, ou encore pour l'ensemble du groupe stagiaires et intervenants, d'autre part.

Les marques linguistiques, la nomination des différences, l'explicitation/désignation/stigmatisation en interaction de la variation, la réflexivité/distanciation par rapport à ce qui vient de se dire ou qui est en train de se dire, sont, dans l'analyse sociolinguistique de ces séquences, des indicateurs à prendre en compte des différenciations auxquelles ces jeunes sont sensibles, des redéfinitions des groupes existants et de l'articulation entre les groupes de jeunes pairs et la société au sens large.

Bibliographie :

Martine Dreyfus et Caroline Juillard (2005) *Plurilinguismes, Langues et identités. L'exemple du Sénégal* Paris, éd. Karthala.

Caroline Juillard et Malory Leclere-Messebel (2003) "L'intégration linguistique (pratiques et représentations) des jeunes issus de la migration dans le cadre de séances de formation (Ateliers de la PJJ - Seine St Denis)")" *XIX èmes rencontres de l'ASDIFLE, Français et insertion, Langue seconde et langue de scolarisation : approches linguistiques et didactiques.*

Caroline Juillard (2001) "Voix et identités dans un univers sociolinguistique pluriel", *Traverses* n° 2, , Langues en contact et incidences subjectives, p. 21.

Adeline Masson - Floch (2003) *Analyse sociolinguistique d'interactions entre jeunes stagiaires et formateurs (parcours d'insertion professionnelle en région parisienne)*, DEA soutenu à Paris VII.

Robert Nicolai (2001) "La construction de l'unitaire" et le "sentiment de l'unité" dans la saisie du contact de langues", *Traverses* n° 2, , Langues en contact et incidences subjectives, p. 359.

Rapport de recherche (juin 2003), *Une étude du français en milieu urbain. Pratiques et représentations langagières de jeunes de la région parisienne*, sous la responsabilité scientifique de C. Juillard, Laboratoire de sociolinguistique - équipe Dynalang, Paris V.